

LE CRIME DES FEMMES

XXI

EXPIATION

Le valet de chambre rentra annonçant que le prince viendrait dans la soirée. La soirée parut longue à Augustine ; après le dîner, elle s'habilla. Sa toilette fut simple : elle se composait de dentelles de Cluny relevées sur une jupe mauve. La fièvre qui brillait dans les yeux d'Augustine ajoutait à l'animation de sa physionomie ; véritablement, à cette heure, elle était merveilleusement belle.

Un coup de sonnette retentit ; une palpitation mordit au cœur la jeune femme ; comme mue par un ressort, elle se leva et s'appuya contre la cheminée.

Un homme s'avança lentement, aussi ému qu'elle-même... Augustine, les yeux baissés, balbutia...

"Serge, c'est vous..."

Mais soudain le poignet de madame Courcy fut saisi par une main de fer, et une voix tonnante s'écria :

"Misérable !"

Augustine tomba sur le parquet.

"Grâce ! fit-elle, grâce ! je ne suis pas coupable."

M. Courcy laissa sa femme à terre. Il la regardait, lui qui l'avait tant aimée, avec une colère dont rien ne saurait rendre l'expression et montée à un tel paroxysme que les mots ne la pouvaient plus traduire. Il marchait dans le salon, les poings crispés ; il s'arrachait les cheveux de désespoir et de rage ; puis des cris inarticulés se pressèrent sur ses lèvres, des mots sans suite s'échappèrent de sa bouche.

"Misérable femme !... elle n'a reculé devant rien... ni devant le vol ni devant l'infamie ! Elle m'a déshonoré et brisé ! Elle a foulé sous les pieds le plus saint amour dont jamais un homme ait eu l'âme remplie pour une femme !..."

Puis, s'irritant du silence de la malheureuse femme courbée à ses pieds, M. Courcy la releva d'un geste.

"Répondez, lui dit-il, répondez ! Que vous avais-je fait pour me trahir, m'humilier, me rendre la risée de tous et un objet de honte pour moi-même ?"

Augustine joignit les mains.

"Je suis bien coupable, dit-elle, je l'avoue, bien coupable devant Dieu et devant moi-même. Cependant, que votre soupçon n'aille pas plus loin que les apparences ; je suis indigne de votre tendresse, sans mériter encore votre mépris !..."

"Et ce nom ! ce nom que vous avez dit, que signifiait-il sur vos lèvres ? quel est cet homme ? vous l'attendiez ? que vous est-il, sinon votre amant ?..."

"Je vous jure..." dit Augustine.

La femme de chambre ouvrit la porte et annonça :

"Le prince Serge Orlov !"

M. Courcy, menaçant, s'avança vers le prince ; celui-ci regarda Augustine, la vit affolée de terreur et devina tout.

"Je suis à vos ordres, monsieur, dit-il au négociant."

"Ah ! vous ne vous battez pas ! s'écria Augustine, je ne le souffrirai jamais, je ne le veux pas !... Punissez-moi, monsieur, enfermez-moi dans un couvent, mais ne vous battez pas, au nom du ciel !"

Orlov échangea rapidement une carte avec M. Courcy et sortit.

"Demain je l'aurai tué ! dit le négociant à sa femme."

"Qu'importe ! dit Augustine, je ne l'aime pas... Je tremble pour vous... Après avoir tenté de consommer votre ruine, je ne veux pas vous faire assassiner... le prince vous tuera, Ben ! et je ne veux pas que l'on vous tue..."

"Mais regardez-moi donc, madame, et dites s'il s'en faut de beaucoup que je ne sois déjà mort !..."

En effet, M. Courcy était horriblement changé. Ses cheveux étaient tout blancs et sa taille se voûtait, il avait l'air d'un vieillard.

Augustine eut horreur d'elle-même. Elle essaya de calmer M. Courcy ; elle pria, supplia, s'accusa de mille fautes, se défendant d'une seule. Son mari refusa de la croire. Il refusa aussi de la quitter. Seulement, sur la table du salon où tous deux demeurèrent enfermés, le négociant écrivit un certain nombre de lettres et un long testament. Puis ces divers papiers furent enfermés dans une enveloppe à l'adresse de Paul. Un domestique partit porter deux billets à des amis de M. Courcy, les priant d'aller s'entendre avec les témoins du prince pour le duel qui aurait lieu dans la matinée, s'il se pouvait. A huit heures, tous les arrangements étaient prêts pour la rencontre ; à neuf heures, M. Courcy laissa sa femme dans un état de désespoir voisin de la folie.

La camériste alla chercher le médecin ; une fièvre ardente se déclarait accompagnée de transport au cerveau...

On déshabilla madame Courcy, on la mit au lit ; il fallut couvrir son front brûlant de glace sans cesse renouvelée.

Il était une heure quand M. Courcy rentra.

"Madame se meurt, lui dit la femme de chambre."

"L'autre est mort," murmura Benjamin Courcy.

Sa vengeance était accomplie ; il craignait même alors de l'avoir exagérée. Atteint d'un coup d'épée en pleine poitrine, Serge s'était soulevé dans les bras de ses témoins, pour dire à son adversaire :

"Madame Courcy est innocente !"

Et le malheureux doutait de cette innocence, mais n'osait plus tout à fait refuser d'y croire...

Cependant, quand même Orlov aurait dit vrai, madame Courcy n'avait-elle pas joué un jeu terrible de coquetterie où la femme arrive toujours à fleur de son honorabilité... ? Quand bien même elle eût jusqu'à ce jour reculé une faute imminente, il ne fallait plus qu'un souffle pour la précipiter dans l'abîme. Elle l'avait abandonné sans merci, trahi par la pensée, dédaigné dans son cœur... Il ne devait, il ne pouvait pardonner... Quel châtiment choisirait-il pour elle ?

S'il la laissait seule, elle roulerait infailliblement de chute en chute. S'il l'emmenait ? Il ne le pouvait plus, car elle ne se repentait pas et ne l'avait jamais aimé... L'envoyer dans un couvent ? mais elle manquait de foi, la malheureuse !... Nul tribunal ne pouvait la condamner, et, d'ailleurs, la citer devant une barre, n'était-ce point publier sa honte ?

"J'y songerai," dit-il.

Un soir, il s'écria :

"Enfin, j'ai trouvé le châtimement."

Il devait être bien terrible, car le front de M. Courcy était couvert d'une sueur froide et ses mains tremblaient. Augustine ne comprenait rien à ce qui se passait autour d'elle ; la mort restait suspendue au-dessus de sa tête ; et celui qui rêvait pour elle un supplice égal à ses erreurs, ne pouvait s'arracher de son lit de souffrance.

Il écrivait lettre sur lettre aux Haussois. Sa situation de manufacturier devenait plus difficile à mesure que les affaires politiques s'aggravaient. La guerre déclarée à la Prusse allait commencer terrible, exterminatrice, mortelle pour l'une des nations. Un souffle de haine courait dans toute la France, notre drapeau se déroulait, fier de ses anciennes victoires, les troupes se massaient en Lorraine et en Alsace. Les journaux racontaient la première invasion, les levées se faisaient en masse. La fabrique de M. Courcy allait sans nul doute souffrir des événements qui se préparaient. Benjamin envoya ses pleins pouvoirs à Paul Barthier, et le pria de faire pour le mieux, non dans son intérêt, mais dans l'intérêt des ouvriers. La maladie d'Augustine le retenait à Paris, il s'en remettait au dévouement et à l'intelligence de Paul.

Deux semaines se passèrent ; les hostilités commencèrent, et avec elles les désastres. L'ennemi pénétra en France avec sa triple armée ; il allait envahir les départements du Nord, et Courcy restait au chevet de sa femme. Celle-ci reprit enfin un peu possession d'elle-même, mais sans se rappeler d'une façon précise ce qui s'était passé... La vue de son mari lui produisit une impression douloureuse contre laquelle, vainement, elle essaya de lutter. La maladie l'avait brisée dans son corps et dans son âme ; elle comprit que son mari ne l'avait point quittée ; et peut-être qu'il l'aimait encore, mais elle ne se fit point illusion qu'il lui pardonnerait. Elle ne lui demanda aucun détail sur la rencontre de Serge et de M. Courcy ; elle en devina le résultat et accepta d'avance le châtimement que son mari lui infligerait. La première, elle alla au-devant d'une explication, et commença un entretien que n'osait aborder son mari.

"Monsieur, lui dit-elle, que comptez-vous faire de moi ? Je suis en face de mon juge, et j'attends une punition proportionnée à mes faiblesses... Si elle les dépasse, je n'essayerai pas même une inutile protestation. Je me remets en vos mains, lasse de la lutte, dégoûtée de la vie... Ne croyant plus au pardon, je ne le mérite pas... à Dieu, je ne sais plus prier, au bonheur, j'ai détruit le mien... il me reste à expier votre générosité méconnue, votre tendresse repoussée, la mort de Serge Orlov tué par vous."

Benjamin Courcy se leva.

"Ce que j'avais cherché, rêvé, trouvé, le voici, dit-il. Vous ne vous trompez pas, il me faut une vengeance. Vous tuer, je ne le pourrais, ma main trahirait ma volonté... Vous reprendre, hélas ! la première, peut-être, vous m'eussiez soumis à cette humiliation suprême de refuser... J'ai donc creusé ma douleur et retourné le poignard dans ma plaie, afin de trouver dans l'acuité de ma souffrance le moyen de vous torturer... Et savez-vous ce qu'enfant le délire de ma douleur ? Ce fut de vous enfermer dans une maison de fous !"

"Non ! non ! vous n'avez pas voulu cela ! s'écria Augustine."

"Et pourquoi non ? Folle, ne l'êtes-vous pas ? Qu'est-ce que la folie, sinon l'oblitération de la raison ? Vous êtes folle, Augustine, car, ayant un mari qui vous aimait, vous avez joué avec cet amour comme une enfant, et vous l'avez brisé !... Vous êtes folle, car, trouvant la fortune, vous, fille d'un savant presque pauvre, vous avez puisé dans la caisse du manufacturier sans vous soucier de le conduire à la faillite ! Vous êtes folle, car, foulant sous vos pieds la sainte confiance d'un homme loyal, vous l'avez indignement trahi..."

"Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Augustine."

"— Eh bien, pour cette folie d'égoïsme, de luxe, de duplicité, le cabanon ! Pour cette folie de ruine, de déshonneur et de fange, la camisole de force !..."

Augustine plongea sa face livide dans ses mains.

Quand elle releva le front, M. Courcy n'était plus là.

Deux heures après, Julie lui remit une lettre ;

en reconnaissant l'écriture de son mari, Augustine trembla dans la crainte d'un irréparable malheur. Le billet de M. Courcy contenait ces mots :

"Je vous ai dit quelle vengeance j'avais rêvée dans mes nuits de fièvre et d'angoisse... il me reste à vous apprendre que la force me manque pour l'accomplir. N'ayant plus le courage de vous châtier, je prie Dieu de m'appeler à lui, et je lui demande la première balle qui trouvera aux Haussois une poitrine française. Je vous ai trop aimée pour souhaiter qu'un remords éternel vous torture... et, comme je vous pardonnerais en face de la mort, je vous pardonne ici."

Augustine cacha la lettre dans sa poitrine et courut à la chambre de son mari ; Benjamin était parti, laissant sur sa table un portefeuille contenant trente mille francs.

Augustine alla chez ses fournisseurs et régla leurs notes ; elle manda un tapissier, termina sur-le-champ la vente de son mobilier ; une brocanteuse acheta d'un bloc ses dentelles et ses tapageuses toilettes ; une maison de deuil lui confectionna trois toilettes de laine noire d'une grande simplicité. Il ne fallut pas plus de deux semaines pour liquider ce passé onéreux. Quelques mots instruisirent Néra du départ de madame Courcy ; Varvara et Douchinka étaient depuis six semaines dans le Tyrol, la maladie d'Augustine les avaient empêchées de lui faire ses adieux.

La jeune femme se rendit seule au chemin de fer, et, sans même emmener sa femme de chambre, elle partit pour les Haussois ; mais, au lieu de descendre à la manufacture, elle gagna la ferme des Saulaies.

Lory s'y trouvait seule avec ses enfants.

En voyant son amie, la charmante femme ne crut pas que l'austérité de sa vertu lui fit un devoir de mal accueillir la pécheresse ; au contraire, elle lui tendait les bras.

"Enfin, lui dit-elle, tu reviens..."

"— Et pour toujours, cette fois. Mon mari ? demanda vivement Augustine."

"— Se montre admirable ; mais quand il s'agit de devoir et de générosité, rien ne surprend de sa part... Il a réuni les ouvriers, et, après leur avoir parlé des malheurs de la France, il a terminé par ces mots : "Je vous arme tous pour la défense du sol et de la famille ; vous garderez votre pays respectif jusqu'à la fin de la guerre. Je ne suis plus manufacturier ; je me mets à la tête d'une troupe de volontaires." Tous les ouvriers ont demandé des fusils. M. Courcy les a équipés à ses frais, a rallié autour de lui d'autres braves garçons, et la petite armée s'est portée à quelques lieues d'ici, prête à se replier si l'ennemi fondait sur les Haussois. Les vieux travailleurs sont restés à la fabrique, et, comme les jeunes gens, se tiennent prêts à faire le coup de feu... Paul, chargé de surveiller la fabrique, fait en même temps disposer les ateliers en ambulance. De mon côté, j'ai enrégimenté les femmes et les jeunes filles, et nous nous tenons prêtes à recevoir les blessés et les malades. Chacun aura son rôle dans cette guerre terrible, et celui des femmes, pour être plus obscur, n'en sera pas moins glorieux. Il y aura du danger pour elles, danger de mort souvent, danger plus épouvantable peut-être, car la contagion sevit, et nous risquons ce que l'on appelle notre beauté !"

"Ah ! demanda Augustine, tu ne me trouveras pas digne de t'aider dans cette tâche."

"— Demain, je te donnerai ta part. Aujourd'hui, tu te reposeras du voyage... La chambre d'amis est prête, viens embrasser madame Méline, et ne tremble pas, tu n'as ici qu'une mère et une sœur."

L'accueil de la vieille femme fut parfait de cordialité.

Augustine fut touchée jusqu'aux larmes de cette simplicité, de cette grâce, de cette vertu.

Elle dormit paisible pour la première fois depuis plusieurs années.

RAOUL DE NAVERY.

(La fin au prochain numéro.)

UNE REINE A L'ÉCOLE

La *Revue britannique* publie un véritable petit bijou ; c'est une série de lettres écrites par une compagne de pension de la pauvre reine Mercedes et publiées, il y a trois mois, par une revue américaine illustrée, le *Scribner's illustrated Magazine*.

Les premières lettres sont datées du mois d'octobre 1873, de la rentrée sans doute. Le 12, la jeune étrangère annonce, pour la semaine suivante, l'arrivée à la pension d'une princesse d'Orléans, fille du duc de Montpensier et fiancée, dit-on, au prince des Asturies.

Quelques jours plus tard, la princesse entre en scène et nous laissons la parole à sa jeune compagne.

Lundi 20 octobre. Ce matin, pendant la récréation, je suis restée dedans pour aider un des "rubans" à arranger le pupitre de la petite princesse de Montpensier, qu'on attendait aujourd'hui. Il n'y avait pas grand choix à faire parmi les pupitres : ils sont tous également usés, tachés d'encre ou hachés à coups de canif. Nous avons choisi celui qui nous a paru le plus convenable, puis nous l'avons nettoyé, et nous avons préparé l'écrivoire. Les salles d'étude sont hautes et aérées,

avec de grandes fenêtres qui s'ouvrent jusqu'au sol, et donnent une jolie vue sur la pelouse et sur les allées. Elles sont garnies de plusieurs rangées de pupitres, devant lesquels chaque élève s'assoit sur un tabouret de bois. La seule différence qu'il doive y avoir entre la princesse et nous, est qu'elle aura une chaise au lieu d'un tabouret. Nous avons placé son pupitre au premier rang, et elle sera sous la charge spéciale d'Anne de G., l'un des "rubans," la première élève, quoique la plus jeune. C'est l'usage de confier chaque nouvelle venue à la protection d'une des élèves qui portent le ruban blanc avec la médaille, comme preuve de leur mérite.

Mardi 21 octobre. La princesse est en effet arrivée ce matin, et tout à fait installée à l'heure qu'il est. Le duc et la duchesse de Montpensier l'ont accompagnée pour parler à la supérieure et visiter le pensionnat. C'était juste pendant la récréation de midi. Nous étions toutes dans le parc, de sorte qu'ils se sont promenés au milieu des élèves, et ont voulu les voir jouer. On nous avait recommandé de nous ranger respectueusement sur leur passage et de faire la révérence ; mais le duc et la duchesse ont insisté pour que le jeu de barres ne fût pas interrompu. Vous imaginez dès lors quel entrain nous avons mis à nous poursuivre.

Nous étions naturellement fort impatientes de voir notre nouvelle camarade. Elle a paru enfin, avec sa gouvernante, un peu après ses parents et la supérieure. Le premier coup d'œil nous a montré une jeune fille de treize ans environ, encore en robe courte ; une jolie tête brune, à demi cachée par un chapeau de paille à larges bords. Elle portait un costume fort simple, fond blanc et des bottines sans talons. Bon Dieu ! qu'a dû penser Alexandrine ?

La duchesse nous a plu beaucoup. Elle est grande, distinguée, mise avec richesse, et possède toute l'animation d'une Espagnole. Tout ce qu'elle voyait a paru l'intéresser au dernier point.

La petite princesse ne nous a été formellement présentée qu'à l'étude, quand la supérieure est venue la conduire à sa place. Elle a ôté son chapeau, et nous a paru fort jolie au milieu de son embarras. La pauvre enfant était toute confuse de se trouver en présence de tant de jeunes filles, et répondait à voix basse lorsqu'on lui parlait ; mais ses yeux brillaient d'une vive intelligence. Il y a en elle quelque chose de très-attractif ; son air simple et sans prétention prévient tout à fait en sa faveur. J'ai pu l'examiner à mon aise, étant assise en face d'elle. La princesse est grande et bien formée pour son âge ; elle se tient très-droite, bien que sa tête soit légèrement inclinée. Son teint clair et gracieusement nuancé de rose, indique une constitution saine ; elle se distingue par l'agrément de ses traits et surtout de ses yeux, qui sont d'un gris noisette, avec de longs cils noirs. Rien n'égale la douceur de leur expression. Ses cheveux, d'un beau noir de jais, sont splendidement touffus et brillants. Elle les porte étroitement serrés autour de la tête et tressés en deux grosses nattes qui tombent sur ses épaules. La blancheur du cou et la forme délicate de l'oreille contribuent au charme de l'ensemble. Bref, elle promet de devenir une belle femme.

Les religieuses nous avaient prévenues que nous devions l'appeler "Madame." Il me paraît singulier, je l'avoue, de donner ce titre à une si jeune fille, surtout ici, où le nom de baptême est seul usité, quelle que soit la différence du rang et de l'âge ; mais les religieuses pensent qu'une telle familiarité envers une future reine serait déplacée. Toutefois, j'ai remarqué que ces dames l'appellent par son nom de Mercedes.

A la récréation de trois heures, au lieu d'aller sur le terrain des jeux, nous avons eu la permission de nous promener dans les allées avec Madame, et de lui montrer le parc, ce qui nous a charmées. Ces petites promenades nous plaisent beaucoup, parce que nous pouvons bavarder à cœur joie ; après tant d'heures d'étude et de silence, la liberté que nous préférons